



**GÉRALDINE
DANON**
Fleur Australe

**EN FAMILLE AU CŒUR DU PACIFIQUE
AVEC PHILIPPE POUPON ET GÉRALDINE DANON**

ARTHAUD POCHE

Géraldine Danon, Philippe Poupon et leurs enfants : une famille de marins rassemblés à bord de *Fleur Australe*, sur les traces des grands explorateurs.

Après avoir réussi à rejoindre le Pacifique par le passage du Nord-Ouest, la famille reprend la mer pour onze mois de navigation et d'aventures, de l'Alaska à la Polynésie.

Depuis sa rencontre avec Philippe Poupon, Géraldine a fait de la mer son foyer. Aujourd'hui, elle met toute son énergie au service de la réussite de leurs expéditions, consciente d'offrir à leurs enfants des expériences d'une rare intensité. Si la vie à bord de *Fleur Australe* a ses inconvénients – confinement, mal de mer, isolement –, elle se révèle aussi une source infinie de découvertes et d'apprentissages. Les enfants goûtent aux rencontres, au grand large et à la liberté. Aux Tuamotu, les aînés réalisent leur baptême de plongée, tandis que les plus jeunes barbotent sans plus s'inquiéter des requins... Au fil des jours, Géraldine tient son carnet de bord avec humour et nous invite dans l'intimité d'une famille peu ordinaire. Le résultat : un récit passionné et généreux.

Depuis son mariage avec le navigateur Philippe Poupon, l'actrice Géraldine Danon poursuit son rêve : parcourir le globe du nord au sud en famille. Ses récits de navigation ont déjà fait l'objet de deux ouvrages, Une fleur dans les glaces (Robert Laffont, 2010) et Le Continent inconnu (Arthaud, 2013).

FLEUR AUSTRALE

Géraldine DANON

FLEUR AUSTRALE

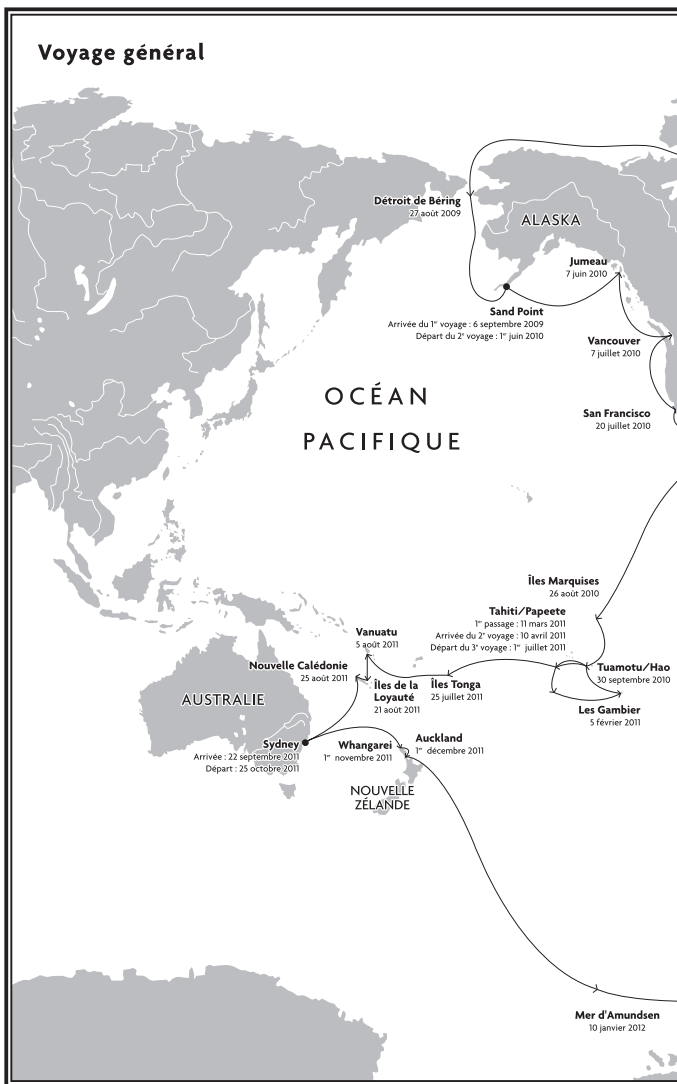
ARTHAUD POCHE

© Flammarion, Paris, 2016
87, quai Panhard-et-Levassor
75647 Paris Cedex 13
Tous droits réservés
ISBN : 978-2-0813-8528-3

*« Soyez amoureuses, soyez mystérieuses
et vous serez heureuses. »
Sur la maison de Paul Gauguin, aux Marquises*

Cap au sud

Voyage général





Le départ : vers les glaciers

C'est fou comme, en prenant de l'altitude, tout semble soudain s'éclaircir. J'avais déjà observé ce phénomène pendant notre passage du Nord-Ouest, l'été dernier. En grimant au nid-de-pie, la situation m'apparaissait plus fluide, moins désespérée. Nous étions enfermés dans un labyrinthe de glace. On ne distinguait aucune issue, mais, d'en haut, il m'arrivait de voir une tache bleue, loin, très loin dans ce désert de glace.

Je suis dans le poste de pilotage d'un Airbus avec mon fils, Loup. Nous volons vers l'Alaska. C'est cette même route que nous avons parcourue avec notre voilier, *Fleur Australe*, il y a quelques mois. Nous avons bataillé durement contre cette banquise pour atteindre le Pacifique. D'ici, pourtant, tout semble si simple. La calotte du Groenland, l'inlandsis, est bien visible, comme une couronne de fleurs blanches sur sa chevelure argentée. Les méandres du désert lacté paraissent avoir un sens, tel un puzzle reconstitué, dont seul le ciel aurait le secret. Les pièces s'assemblent, elles se rejoignent miraculeusement. Elles sont reliées par une petite fissure, une faille dans l'immaculée pampa, stigmaté de ce réchauffement climatique qui préoccupe tant les scientifiques.

La famille est au complet : Nina, treize ans, Loup, dix ans, Laura, trois ans, et Marion, deux ans. Ils ont un peu grandi depuis le dernier voyage. Je suis accompagnée de Kate, que nous avons rencontrée aux Antilles. Elle me donnera un coup de main à bord. Le capitaine, mon époux, Philou, est parti il y a une quinzaine de jours avec Denis, l'équipier instituteur, et Beti, notre jack russell. Il a retrouvé *Fleur Australe* à Sand Point, où nous l'avions laissée pour l'hiver après le passage du Nord-Ouest. Il faut la caréner, la préparer pour de nouvelles aventures.

Nous atterrissons à Juneau, la capitale de l'Alaska, après un long voyage. Ici, les vols intérieurs sont soumis aux conditions météo. Ils sont souvent annulés, mais les longues heures d'attente ne surprennent personne. Tout juste débarqués, nous sentons le souffle de l'aventure qui vient réveiller nos corps engourdis. Nous y sommes ! Je vois le sourire de mes enfants malgré le vent glacé et je sais que nous sommes repartis pour un tour.

En arrivant au motel, je reçois un e-mail de Philou me prévenant qu'une tempête dans le golfe de l'Alaska les a contraints à s'arrêter à Kodiak, pour attendre une meilleure plage météo. Ils ne seront pas là avant quelques jours. Nous sommes impatients de retrouver la *Fleur*, de reprendre la mer et nos habitudes à bord. La perspective de ces nouveaux horizons nous enchante.

Dès le lendemain, un hélicoptère jaune nous mène sur le Mendenhall Glacier pour une balade en traîneau à chiens. Même Marion est là, qui se cramponne pour ne pas tomber. Je distingue à peine son visage, enfoui dans sa petite combinaison rose, et les bottes qu'on lui a prêtées pour l'occasion semblent lui remonter jusqu'au nombril. Le paysage est grandiose, c'est l'Alaska dans toute sa splendeur. L'attelage est composé de seize chiens, des huskies, qui nous font dévaler à toute allure les pentes vertigineuses et immaculées. C'est féérique ! Les enfants n'en croient pas leurs yeux ! Laura me demande si c'est

ici que le Père Noël habite. Nous sommes au cœur de l'Alaska, plongés dans une autre dimension. Le glacier est omniprésent à Juneau. Je comprends très vite qu'il est l'âme de cette ville. D'immenses paquebots déversent chaque jour des flots de touristes à l'assaut de ses glaciers et de ses trésors cachés. L'or et la pierre sont ses principales ressources, ainsi que la pêche et le tourisme. Mais, dès que l'on s'éloigne du port, on plonge immédiatement dans le vif de cette nature sauvage, brute, forte, démesurée. Nous n'oublierons jamais cette balade en traîneau sur le glacier, les hurlements des chiens et la magie des lieux.

À peine le temps de nous acclimater, nous apercevons *Fleur Australe*, toutes voiles dehors, qui fait son entrée dans le charmant port de pêche d'Auke Bay. En la voyant s'approcher, je sens mon cœur se serrer. Voilà bientôt un mois que Philou et moi sommes séparés, alors que nous n'avons pas passé plus d'une semaine l'un sans l'autre depuis notre rencontre il y a six ans.

Je me souviens de ce jour de septembre où nos destinées se sont croisées pour la première fois. Il faisait très chaud, l'été jouait les prolongations. Un parfum de résine de pin et de jasmin flottait dans l'air. La ravissante mairie de Porquerolles était pleine à craquer pour célébrer le mariage de ma chère amie, Florence Arthaud. J'avais enfilé mes chaussures bleues à talons hauts, assorties à ma robe. Je portais mon panama d'Équateur si fin qu'on pouvait le rouler dans un étui à cigares. Au milieu de cette foule, mon regard s'est posé sur une nuque. Elle était légèrement hâlée, traversée par trois petits plis charnus, comme ceux des bébés, potelés, charmants, tendres, à croquer. Il s'en dégagait une tendresse infinie. J'avais envie de m'y perdre, de m'y noyer. C'étaient des plis d'amour, de volupté, de compassion. Lorsque cette nuque s'est retournée, j'ai découvert le sourire d'un homme, comme un croissant de lune dans un ciel étoilé. Il remontait jusqu'à ses yeux, deux fentes vertes, rieuses, espiègles. J'ai su

dès le premier instant que j'avais trouvé ma moitié, ma « part de l'autre », celui qui comblerait mes manques, épouserait mes formes, remplirait mes failles. Celui dont on parle dans les livres et que l'on ne rencontre qu'une fois dans sa vie. C'est dans les vignes qu'il m'a enlacée pour la première fois. La lune était pleine. Arcturus veillait sur nous. Ces bras-là, je les attendais depuis toujours. Ils étaient forts, solides, protecteurs, ronds comme ce monde que nous n'allions pas tarder à parcourir. Depuis ce jour, nous ne nous sommes pas quittés.

Aujourd'hui, je filme notre petite tribu, Loup, Nina, Laura, Marion, qui court sur le ponton tandis que la *Fleur* s'approche du quai. Il pleut des trombes d'eau. L'équipage est désormais au complet. *Fleur Australe* peut voguer vers de nouveaux horizons. Le capitaine est ému.

L'Alaska : terre sauvage

La salle d'attente du vétérinaire est spacieuse, les immenses baies vitrées donnent sur une forêt de pins à perte de vue. Avant de reprendre la mer, il nous faut en avoir le cœur net : Beti a pris des formes, ses mamelons sont gonflés. Philou me dit l'avoir mise au régime depuis quelques jours, mais je ne suis pas sûre que son surpoids soit dû à un quelconque excès de nourriture... Le vétérinaire, un barbu que l'on imagine sans peine au secours d'un ours brun, rentre dans la salle, un grand sourire aux lèvres. « *Congratulations ! You will have three puppies¹ !* » annonce-t-il au capitaine consterné. Je ne peux m'empêcher d'éclater de rire en voyant l'œil dépité de Philou.

Deux jours plus tard, alors que nous sommes en pleine mer en direction de Glacier Bay, réserve nationale, Beti met bas sous le regard attendri de nos quatre enfants. L'équipage s'est agrandi, trois adorables chiots avec deux taches noires autour des yeux tiennent maintenant compagnie à nos gentils diabolotins. Nous ne saurons jamais qui est le père, ce qui donnera l'occasion au patron du motel où nous séjournions d'exprimer une opinion toute

1. « Félicitations ! Vous allez accueillir trois chiots ! »

personnelle : « *She's like the women in Alaska, never know who's the father* ¹ ! »

Glacier Bay est un long fjord dont les ramifications débouchent sur des glaciers. C'est l'une des plus importantes réserves classées par l'Unesco. Elle s'étend sur cinquante milles de long. Une vingtaine de petites îles abritent des colonies de loutres, d'otaries, de lions de mer et des dizaines d'espèces d'oiseaux : martins-pêcheurs, guillemots, puffins, sternes, cormorans, aigles. La mer respire, le souffle des baleines à bosse et des rorquals surgit des profondeurs, leurs queues graciles virevoltent dans les airs, comme un hymne à la vie. Deux dauphins louvoient dans notre sillage. Philou parcourt la réglementation en matière de pêche en Alaska. Nous avons une licence qui nous autorise à pêcher une semaine sur le territoire. On peut tout prendre (saumon, flétan) sauf le *king crab*, interdit aux non-résidents. L'essentiel est qu'on ait le droit de le manger, car c'est mon péché mignon ! Le frigo est d'ailleurs rempli de grosses pattes de crabe achetées au supermarché de Juneau.

Il y a encore deux cent cinquante ans, Glacier Bay n'était qu'une rivière de glace de deux cents kilomètres de long. Aujourd'hui, nous naviguons sur ce glacier, qui s'est retiré vers le nord. Il reste douze petits glaciers vers lesquels nous voguons toutes voiles dehors.

Le paysage peu à peu se transforme, les sommets enneigés dominent les immenses forêts d'épicéas. Des glaciers à la verticale, des dénivelés vertigineux, des sommets de près de cinq mille mètres. Nous sommes au pied de l'Himalaya, en bateau... Sur le rivage, une maman ours et son ourson nous observent. Les premiers *growlers* ² ne tardent pas à apparaître. Je retrouve cette sensation angoissante, mais terriblement excitante, de la navigation

1. « Elle est comme les femmes d'Alaska, vous ne pouvez jamais savoir qui est le père ! »

2. Petits icebergs.

dans les glaces. Je regarde Philou, je sais que l'on se comprend. Lorsque l'on goûte à ces navigations, on n'a de cesse de vouloir y revenir.

Nous mouillons au pied du Margerie Glacier et commençons son ascension. Nous grimpons parmi les amas morainiques. Dès que nous le pouvons, nous débarquons et prenons de la hauteur. La *Fleur* repose, solitaire et élégante, dans ce paysage glaciaire.

Le glacier vèle des icebergs qui se brisent en milliers de petits diamants au contact de la mer. Nous traquons les baleines à bosse avec nos appareils photo ; c'est à celui qui obtiendra le meilleur cliché. Nous relâchons dans la baie de North Sandy Cove. Deux grizzlis nous observent tandis qu'un arc-en-ciel fait sourire le ciel.

Les chiots grandissent chaque jour et commencent à poser quelques soucis domestiques. Les enfants ne veulent pas entendre parler de les donner, surtout Loup. De toute façon, il n'est pas question de s'en séparer avant qu'ils soient sevrés. Nous avons organisé une petite cérémonie pour les baptiser : les deux mâles sont nommés Geronimo et Juneau, en hommage à leur « presque lieu de naissance », et la femelle est appelée Maya. Beti a déjà récupéré sa ligne de jeune fille. L'équipage reprend ses habitudes ; Denis, qui s'est vite amariné, fait l'école aux deux grands. Il est instituteur à Nantes. Nina va entrer en troisième et Loup en sixième, quant à Laura, elle a commencé hier sa maternelle. Pas facile de faire travailler ce petit monde. Marion court partout, elle a l'air heureuse de retrouver son univers. C'est sur le bateau qu'elle a fait ses premiers pas, dans le golfe d'Amundsen, en plein océan Arctique. Philou a ressorti le gennaker. Nous l'avions rangé au Groenland, lorsque les nuits étaient revenues, après plus d'un mois de jour continu, afin d'installer le projecteur à sa place avant d'attaquer la dernière partie du passage du Nord-Ouest.

Nous faisons une halte au village de Hoonah. L'unique bar est tenu par deux Indiennes qui font au moins cent kilos chacune. Au mur sont accrochées une peau d'ours noire et une peau de chèvre des montagnes ; il y a même leurs têtes. À la vue de ces deux bêtes aplaties sur un mur, Marion part dans une crise de pleurs que j'ai bien du mal à calmer.

Nous filons vers Petersburg, par le Icy Channel, une autoroute bien confortable bordée d'une magistrale forêé de sapins dominés par des monts enneigés. Petersburg, sur l'île Mitkof, est un des plus jolis villages d'Alaska du Sud. Il abrite une importante colonie de loups. À l'entrée du port, un groupe de lions de mer devise bruyamment sur une bouée de chenal, tandis qu'un hydravion se pose. Il est fréquent par ici de se déplacer en hydravion. Nous profitons de cette dernière escale en Alaska pour faire le plein de succulentes conserves de saumon frais.

Ce soir, la lumière est dorée. La mer est si calme que l'on pourrait croire que l'on navigue sur une rivière. Le reflet de la *Fleur* nous suit nonchalamment. Quelques cabanes sur pilotis longent le rivage, d'autres sont cachées au fond des bois. On aperçoit aussi de superbes maisons, toutes en bois. Chacune arbore un ponton, un petit bateau et la plupart possèdent un hydravion. Quelques barques de pêcheurs glissent sur l'eau. Loup joue à l'Indien sur le pont, il s'invente des histoires de cow-boys. C'est un plaisir de filmer un paysage comme celui-là.

Nous relâchons à Salmon Bay pour dormir quelques heures. Au réveil, deux biches peu farouches traversent la baie à la nage. Nous relevons les casiers que nous avons posés la veille. Seule une grosse étoile de mer s'est fait prendre, ce qui déclenche l'hilarité générale. Le capitaine a acheté à peu près tout ce qui se fait en matière de leurres pour piéger les crustacés, mais ni son beurre à tartiner ni ses diverses ruses de Sioux n'ont suffi à appâter le dieu homard ou le moindre petit crabe. À ce jour, nous sommes bredouilles !

Nous jouissons pleinement de ces dernières heures passées en Alaska. Finis les monts enneigés, les growlers, la banquise et les icebergs. Nous descendons vers le sud. C'est avec une grande émotion que nous quittons ce territoire grandiose. C'est ici que nous avons achevé le passage du Nord-Ouest. La *Fleur* nous a attendus un long hiver, et c'est encore ici qu'a débuté notre nouvelle expédition, du pôle Nord au pôle Sud. Je sais que nous y reviendrons un jour.

Gwaii Haanas : les îles de beauté

Nous ne sommes plus protégés par les canaux, la mer est en colère. Nous retrouvons les joies du mal de mer, surtout Marion et Loup. Le bateau est à la gîte, par vingt-cinq nœuds de vent. Nous sommes dans le Clarence Strait. À bâbord, il me semble apercevoir une énorme baleine ; je cours chercher mon téléobjectif, mais découvre bien vite qu'il s'agit en fait d'un sous-marin et de son « chien de garde » qui s'interpose aussitôt. Appel VHF : ils nous demandent fermement de nous dérouter et de passer dans leur ouest. Nous virons de bord immédiatement.

Les chiots sont entassés dans une petite caisse, la pauvre Maya complètement écrasée par ses frères. Marion regarde un film dans sa bannette, elle a l'air d'aller mieux. Dans la cabine avant, lorsque la mer est grosse, on se croirait sur des montagnes russes. Nous avons la houle de face et cela rend cette cabine impraticable. En traversée, la plupart du temps, sauf calme plat, je dors dans la bannette arrière avec les deux petites.

Nous marchons à quatre nœuds contre la mer, le vent et le courant. Au loin, nous apercevons les premières îles canadiennes. Le vent a molli. Quelques cargos émergent de la brume comme des vaisseaux fantômes, plusieurs

bateaux de pêche aussi. Une petite pluie fine et pénétrante vient parfaire ce paysage lugubre. C'est normal, car nous arrivons à Prince Rupert, la « ville arc-en-ciel », celle où il pleut le plus au Canada. Treize mille personnes vivent dans ce port en eau profonde, port de pêche et de commerce. Dans le village de Cow Bay¹, tout est à l'effigie des vaches. Vu la taille des gâteaux au chocolat, je ne devrais pas tarder à me fondre dans le paysage si nous tardons trop par ici.

Il pleut sans discontinuer. Les journées passées au port sont très pénibles. Les enfants tournent en rond dans le bateau, s'excitent et se chamaillent. Le ton monte. À mesure que la journée avance, la bande-son s'amplifie pour devenir insupportable le soir venu. Nous avons de charmants voisins canadiens de Vancouver qui ont cassé leur hélice sur un haut-fond. Ils nous ont offert du *halibut* (flétan), nombreux dans ces eaux. L'Alaska et le Canada se disputent les zones de pêche. Philou a enfin réussi à télécharger les cartes du Canada. Il avait quelques problèmes informatiques et je le sentais inquiet à ce sujet. La région est truffée de petits chenaux parsemés de récifs. Certains passages sont très étroits. Il est indispensable d'avoir des cartes précises.

Je regarde mon capitaine, il a l'air heureux. Ces quelques mois passés à Paris à faire la promotion du livre que j'ai écrit sur notre voyage dans le Grand Nord, et à chercher de l'argent pour la suite de nos aventures, commençaient à lui peser. Il était temps que cela s'arrête. Les marins aiment bien la ville... seulement si ça ne dure pas trop longtemps. Philou ne déroge pas à la règle. Je dois dire que moi aussi je suis contente d'avoir pris le large. Comme les marins, j'aime beaucoup la ville, mais à dose homéopathique. La vie en mer me convient à merveille, car j'apprécie par-dessus tout d'être en mouvement : arriver, partir, et qu'entre ces deux moments l'espace soit

1. La « baie des vaches ».

intense et de courte durée. Nous avons un rythme soutenu qui ne laisse du temps ni à la routine ni à l'ennui.

À peine arrivés, déjà repartis.

De violentes rafales résonnent dans le bateau. Un fort vent de sud nous oblige à mouiller pour la nuit dans Useless Bay¹. Au petit matin, nous débarquons sur la belle plage recouverte de bois flotté. L'eau est très claire, la température a considérablement monté, 12 °C, ça nous change des 3 °C de l'Arctique ! L'air est chaud et il fait doux.

Derrière de grands cèdres rouges aux troncs centenaires, nous découvrons un atelier aux allures de scierie, un grand potager, une serre et quelques superbes rosiers rapportés des îles de la Reine-Charlotte. Un couple sort d'une petite cabane en bois, avec leur fils âgé d'une vingtaine d'années. Trois chiens les escortent ainsi que quelques chèvres. Ils sont du nord de l'Amérique et vivent là depuis 1980, en autarcie totale. Ils font même leur fromage et leur vin. Les chiens sont là pour les protéger des loups, très nombreux. Ils n'ont pas croisé d'ours depuis quelques années, mais il y en a justement un qui rôde depuis une semaine. Ils ont été contraints de se remettre au travail, en 1996, lorsque le gouvernement a décidé de réglementer la pêche au saumon. Les quatre mois autorisés se sont transformés en quatre jours par an. Ils ont repris leur métier d'enseignants à Petite Diomède, une petite île située entre la Russie et les États-Unis, au milieu du détroit de Béring. Nous étions passés devant l'année dernière, mais sans nous y arrêter car il fallait payer cent dollars par personne pour débarquer. Lorsqu'ils apprennent que nous avons fait le passage du Nord-Ouest, leur regard s'allume et les questions fusent. Le passage exerce une réelle fascination sur ces populations. Nos deux Américains ont passé plus de dix ans à Petite

1. La « baie inutile ».

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01EBNN000440.N001
Dépôt légal : avril 2016